

LES « LITTÉRATURES DE TERRAIN » DANS LE QUÉBEC CONTEMPORAIN. PREMIER BALAYAGE THÉORIQUE SUIVI DE QUELQUES EXEMPLES CONCRETS¹

Eva VOLDŘICHOVÁ BERÁNKOVÁ
Université Charles, Prague

Abstract (En): The article analyzes the notion of “field literature”, recently introduced by Dominique Viart, and questions the extent to which it would be applicable to certain contemporary Quebec novels. On the example of *La Femme qui fuit* (Anaïs Barbeau-Lavalette, 2015), *Kuessipan* (Naomi Fontaine, 2019) and *Encabanée* (Gabrielle Filteau-Chiba, 2018), it demonstrates that, on the one hand, there is a similarity of approaches between today’s French literary theory and Canadian book production. However, at the same time, the three novels examined express a specifically Canadian sensibility which only partially corresponds to the Viartian notion. Could field literatures be extended to “territorial literatures”, more oriented towards the narrator’s relationship with the landscape, nature, climate or, even beyond, towards a metaphysical dimension, often inspired by First Nations religious traditions? Such a Franco-Canadian dialogue could lead to a new path in contemporary literary theory.

Keywords (En): Canadian literature; field literatures; territorial literatures; Dominique Viart ; Anaïs Barbeau-Lavalette ; Naomi Fontaine ; Gabrielle Filteau-Chiba

Mots-clés (Fr) : littérature canadienne ; littératures de terrain ; littératures de territoire ; Dominique Viart ; Anaïs Barbeau-Lavalette ; Naomi Fontaine ; Gabrielle Filteau-Chiba

DOI : 10.32725/eer.2023.021

« [La littérature] adapte et parfois devance les modes
d’enquête des sciences sociales. L’écrivain qui veut dire
le monde se fait, à sa manière, chercheur. »
(JABLONKA : 2012, 8).

Introduction

À partir de 2015, Dominique Viart (1958) multiplie conférences, séminaires, workshops et articles consacrés à ce qu’il appelle les « littératures de terrain » :

De nombreux écrivains contemporains ne se satisfont plus désormais de *raconter* ni de *représenter* le réel mais envisagent la littérature comme un moyen pour *l’éprouver*, *l’étudier* voire *l’expérimenter*. Au lieu de proposer des fictions romanesques nourries de leurs observations, leurs

¹ Le présent article s’inscrit dans le projet de recherche GAČR n° 20-14919S « Centre and Periphery: Changes in the Postcolonial Situation of Romance-language Literatures in the Americas, Africa and Europe », dans le Projet Européen « Beyond security: the role of conflict in building resilience » n° CZ.02.01.01/00/22_008/0004595, financé par le Fonds Européen de Développement Régional, et dans « Cooperatio », le programme de soutien institutionnel de base pour la science et la recherche à l’Université Charles – champ de recherche : Littérature/Études médiévales.

livres font le récit de cette expérience pratique, de ses difficultés et des réflexions qu'elle suscite. De tels textes inventent une forme singulière, irréductible au roman ou à l'essai, et ouvrent un espace littéraire nouveau, en proximité avec les sciences humaines et sociales dont ils partagent l'expérience de terrain. (VIART, 2018)

Comme cette notion s'avère curieusement absente des textes critiques canadiens, le but du présent article consistera à examiner dans quelle mesure les littératures de terrain sont applicables à une partie de la production québécoise contemporaine. A-t-elle connu, elle aussi, quelque chose de similaire au « *sociological turn* » français que Nathalie Heinich avait décrit en ces termes ? :

D'un côté [...], il y a cet éclairage particulier que le travail du sociologue apporte au patrimoine romanesque. Mais de l'autre, il y a ce que la fiction littéraire a apporté à l'entreprise sociologique, ce en quoi elle l'a non seulement nourrie mais, souterrainement, guidée, catalysée et, pourquoi pas, inspirée : non seulement en tant que terrain ou objet, mais aussi en tant que moteur et source d'énergie. (HEINICH, 1996 : 62)

Après avoir résumé le concept ainsi que la typologie des littératures de terrain en France, nous allons essayer de retrouver certains traits de cette notion dans trois romans rédigés par des auteures canadiennes contemporaines dont les engagements publics dans différentes causes sociales sont bien connus.

Histoire et typologie des littératures de terrain

L'idée d'un certain « réalisme », ou celle d'une écriture nourrie de recherches *in situ*, n'est pas nouvelle. Zola n'a-t-il pas jadis rassemblé 962 feuillets de notes de lecture ainsi que d'informations sur l'extraction du charbon et n'est-il pas descendu dans la mine d'Anzin, vêtu en employé moyen et traînant une lourde lampe individuelle, avant de rédiger son *Germinal* (MITTERAND, 2002 : 37-51) ?

Or, les enquêtes zoliennes, aussi complètes et variées qu'elles soient, partagent avec celles de Balzac, de Flaubert, des frères Goncourt ou d'autres romanciers naturalistes une caractéristique fondamentale : elles précèdent l'écriture et se résorbent en elle. Le texte final coule ainsi sans heurts, faisant l'étalage des connaissances que son auteur a rassemblées, triées, hiérarchisées et soumises à une logique littéraire.

Il en va tout autrement des écrivains de terrain contemporains, sceptiques quant à un quelconque système de pensée préétabli, tout comme au peaufinage formel d'un texte définitif. Leur enquête semble se raconter au moment d'être menée :

C'est une forme où les écrivains s'impliquent plus directement, et s'inquiètent autant de leur entreprise que de la disposition de leur texte. Car ce n'est pas tant le résultat de la recherche elle-même qui leur importe, mais bien le trajet que celle-ci dessine : ses trouvailles, ses impasses, ses difficultés, ses rencontres, ses surprises, ses réorientations ; l'expérience humaine qu'elle constitue. (VIART, 2019)

En ce qui concerne la typologie des textes de terrain, Dominique Viart propose une division en quatre catégories de base que nous nous sommes permise d'élargir ici à d'autres ouvrages, plus récents :

La première regroupe les œuvres basées sur l'exploration de certaines formes de parole, tels les ateliers d'écriture destinés à des populations désocialisées (François Bon : *Apprendre l'invention : sur les ateliers d'écriture*, 2012) ; les propos réunis auprès des victimes et des génocidaires du Rwanda (Jean Hatzfeld : *Là où tout se tait*, 2021) ; les confidences des habitants d'une cité promise à la destruction (Maryline Desbiolles : *C'est pourtant pas la guerre*, 2007) ; les réflexions recueillies dans un hôpital pratiquant l'avortement (Nicole Malinconi : *Hôpital silence*, 1985) ou dans un autre centre traitant la maladie d'Alzheimer (Olivia Rosenthal : *On n'est pas là pour disparaître*, 2007). Gares, aéroports, rues, tribunaux, prisons, maisons de la culture provinciales, centres de loisirs, casernes..., tout peut servir de cadre à des investigations sociolinguistiques sur une parole qui circule, rassemble ou confronte.

Le second ensemble, relativement proche du premier quoique mettant l'accent plutôt sur un lieu que sur la parole d'un groupe socio-professionnel, consiste en des « parcours d'un territoire social ». Jean Rolin arpente ainsi les zones suburbaines (*Zone*, 1997 ; *La Clôture*, 2004), Philippe Vasset s'aventure dans des zones blanches de l'Île-de-France (*Un Livre blanc*, 2007), Martine Sonnet séjourne à la gare Montparnasse (*Montparnasse monde*, 2011), Bruce Bégout loge dans des motels (*L'Éblouissement des bords de route*, 2004), tandis qu'Annie Ernaux explore le RER et les centres commerciaux de la région parisienne (*Journal du dehors*, 1993), etc. Tous ces parcours relèvent de la géographie urbaine, enrichie par des travaux sociologiques, ethnographiques et ethnologiques de Marc Augé, Michel Lussault ou Olivier Mongin.

Le troisième regroupement comporte des textes qui mènent l'investigation sur un cas donné ou sur une communauté précisément identifiée. Dans la plupart des cas, la psychologie, la psychiatrie, voire la criminologie sont sollicitées. À titre d'exemple, Emmanuel Carrère se penche sur le cas du meurtrier et de l'incendiaire Jean-Claude Romand (*L'Adversaire*, 2000), Nicole Malinconi interroge la compagne du pédophile belge Marc Dutroux (*Vous vous appelez Michèle Martin*, 2008), Éric Chauvier enquête sur une jeune mendiante rom (*Anthropologie*, 2006) et Philippe Artières élucide le meurtre de son propre grand-oncle dans l'Italie mussolinienne (*Vie et mort de Paul Geny*, 2013). En dehors de tout contexte criminalistique, Jean Rolin observe les communautés chrétiennes en Palestine (*Chrétiens*, 2003) et François Bon les rituels villageois dans la France profonde (*L'Enterrement*, 1998), etc.

Finalement, la quatrième catégorie s'avère plus strictement thématique et porte sur ce que Georges Perec a jadis appelé l'« infra-ordinaire »². La majeure partie des

² « Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien. [...] Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, le bruit

textes s'intéressent au monde du travail, que cela soit d'un point de vue familial, historique, ethnologique, sociologique ou linguistique. Aurélie Filippetti examine ainsi les rapports personnels entre des députés appartenant à différents partis politiques (*Les Idéaux*, 2018) ; Jean-Paul Goux analyse un couple d'architectes qui ne s'accordent plus sur leur passé commun, tant privé que professionnel (*Sourdes contrées*, 2019) ; Élisabeth Filhol se penche sur le quotidien des ouvriers intérimaires de l'industrie nucléaire qui vivent en caravane ou à l'hôtel et qui se déplacent d'un site à l'autre au gré des chantiers de maintenance (*La Centrale*, 2010) ; Thierry Beinstingel illustre la problématique des départs à la retraite anticipée auxquels les employeurs poussent certains cadres pour libérer de la place à de jeunes surdiplômés (*Ils désertent*, 2012) ; Jean-Charles Massera étudie un curieux cas de cycliste professionnel aux résultats médiocres (*Jean de La Ciotat, la légende*, 2007), etc.

Les « écrivains impliqués »

À cheval entre la réalité et la fiction, entre une enquête sociologique et un témoignage personnel, ces textes sont produits par des « écrivains impliqués ». Selon Bruno Blanckeman, qui a contribué à forger cette notion, il s'agit de maintenir une responsabilité sociopolitique des auteurs contemporains, tout en évitant « certaines figures [et conjurant] certains spectres, tels l'idéologue des Lumières, le poète messianique issu du romantisme, le maître à penser et directeur de conscience de l'âge moderne, l'intellectuel engagé » (BLANCKEMAN, 2013 : 71). L'auteur impliqué s'avère ainsi une version plus modeste, moins sûre d'elle, mais aussi beaucoup moins idéologisée qu'un Sartre ou qu'un Gide de jadis :

La porosité de l'écriture et la corruptibilité de l'écrivain par rapport aux sujets abordés me semblent déterminantes pour penser ce phénomène d'implication, qui se distingue ainsi de l'effet de surplomb et de la posture d'inaltérabilité légitimant naguère le droit d'ingérence de l'écrivain engagé, droit dans ses mots comme dans ses poses. (BLANCKEMAN, 2013 : 72)

Tandis que les nouvelles formes romanesques des années 1970-80 (autofiction, récit de filiation, fiction biographique, roman historien) étaient majoritairement orientées vers le passé – intime, familial, biographique ou historique – les textes contemporains s'avèrent davantage tournés vers le présent et ils supposent une implication effective, physique, de l'écrivain sur le terrain.

La littérarité du résultat est souvent « conditionnelle » (GENETTE, 1991 : 31), c'est-à-dire révoquant ou reconnaissable après coup, selon les stratégies de l'écrivain et la réception effective du texte. Leur forme relevant du fragmentaire et

de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? [...] Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique. » (PEREC, 1989 : 10)

leur syntaxe de la juxtaposition, les textes de terrain n'entendent ni circonscrire ni conclure. Rédigés, pour la plupart, à la première personne du singulier, ils témoignent d'une sorte d'« observation participante » (LAPASSADE, 2002) de l'auteur qui « n'est jamais encadrée par des normes méthodologiques autres que celles, approximatives et sauvages, imaginées par les écrivains eux-mêmes » (VIART, 2018).

Ces récits improvisés, « bricolés »³, commencent en général *in medias res* et le projet de l'auteur n'est souvent éclairé que plus tard (parfois d'une manière apparemment fortuite), pour être reconfiguré au cours du livre (dans certains cas, à plusieurs reprises).

Au cœur des textes de terrain se trouve presque toujours une « expérience d'altérité »⁴, si bien décrite par certains philosophes et ethnologues contemporains. Seulement, comme les écrivains ne se servent pas de méthodologies précises et n'observent pas de distance scientifique vis-à-vis de leurs « objets » d'étude, une étrange proximité-fusion s'installe souvent entre l'observateur et l'observé, la glace est vite brisée et les langues se délient.

C'est pourquoi certains anthropologues, comme Alban Bensa et François Pouillon, se demandent si les écrivains ne sont pas aujourd'hui « meilleurs [pour atteindre] les centres vitaux des sociétés que notre discipline perd de vue » (BENSA et POUILLON, 2021 : 15).

Trois romancières canadiennes

Voyons à présent dans quelle mesure les descriptions précédentes correspondent à trois romans contemporains canadiens rédigés par trois « femmes en colère », pour emprunter la notion de Mathieu Menegaux⁵ qui s'est généralisée depuis : Anaïs Barbeau-Lavalette (1979), Naomi Fontaine (1987) et Gabrielle Filteau-Chiba (1987).

Rédigés à la première personne du singulier, leurs récits commencent tous *in medias res* :

³ Vincent Debaene évoque à ce propos la pratique courante de « deux livres » complémentaires, chez les ethnologues, dont l'un relève du discours scientifique, tandis que l'autre s'avère plus personnel, plus narratif. (DEBAENE, 2010.)

⁴ Pour un parfait résumé des interrogations contemporaines, voir BOUDOU (2016 : 199-220).

⁵ En 2021, Mathieu Menegaux publie un roman intitulé *Femmes en colère* dont le titre fait référence à *Douze Hommes en colère* (1957), un film américain de Sidney Lumet. (L'intrigue de ce dernier montrait un jury populaire de douze hommes qui devaient délibérer sur le sort d'un jeune de dix-huit ans accusé de parricide. En fonction de leur verdict, l'homme pouvait être condamné à mort, ou acquitté sur la base d'un doute raisonnable.) *Femmes en colère* reprend le même principe en se penchant, devant la cour d'assises de Rennes, sur le cas d'une femme violée qui a préféré se venger elle-même de son agression plutôt que de faire confiance à la police et à la justice. Roman post #MeToo, *Femmes en colère* est devenu emblématique du phénomène de la « parole enfin libérée » des femmes, et ceci bien au-delà des situations de viol ou de harcèlement sexuel.

La première fois que tu m'as vue, j'avais une heure. Toi, un âge qui te donnait du courage. Cinquante ans, peut-être. C'était à l'hôpital Sainte-Justine. Ma mère venait de me mettre au monde. Je sais que j'étais déjà gourmande. Que je buvais son lait comme je fais l'amour aujourd'hui. Comme si c'était la dernière fois. (BARBEAU-LAVALLETTE, 2017 : 9)

J'ai inventé des vies. L'homme au tambour ne m'a jamais parlé de lui. J'ai tissé d'après ses mains usées, d'après son dos courbé. Il marmonnait une langue vieille, éloignée. J'ai prétendu tout connaître de lui. L'homme que j'ai inventé, je l'aimais. Et ces autres vies, je les ai embellies. Je voulais voir la beauté, je voulais la faire. (FONTAINE, 2015 : 8)

J'ai filé en douce. Saint-Bruno de Kamouraska, ce n'est pas la porte à côté, mais loin de moi le blues de la métropole et des automates aux comptes de souffrance. Chaque kilomètre qui m'éloigne de Montréal est un pas de plus dans le pèlerinage vers la seule cathédrale qui m'inspire la foi, une profonde forêt qui abrite toutes mes confessions. (FILTEAU-CHIBA, 2021 : 15)

Ce n'est qu'au fur et à mesure de la lecture que les projets des écrivaines se précisent : Dans *La Femme qui fuit* (2015) d'Anaïs Barbeau-Lavalette, il s'agit d'enquêter sur la vie, à la fois intense et tragique, de la grand-mère de l'auteure. Artiste indépendante, proche des Automatistes, Suzanne Barbeau a toujours évolué en marge de l'Histoire, fui les engagements familiaux et suscité révoltes et polémiques. La petite-fille, qui n'a jamais connu la mère de sa mère, va jusqu'à engager une détective privée et à remonter symboliquement le cours du temps pour coller des bribes de renseignements sur cette aïeule mystérieuse.

Naomi Fontaine, elle, dresse dans *Kuessipan* (2011) un portrait fictionnalisé de la vie quotidienne d'une réserve innue. Élève de François Bon, l'un des fondateurs des littératures de terrain en France, cette écrivaine d'origine autochtone entend déconstruire les stéréotypes liés à sa communauté d'origine. Elle jette ainsi « un voile blanc sur ce qui est sale » (FONTAINE, 2015 : 11) pour protéger les siens des regards étrangers, souvent peu empathiques et friands de scandales. Son livre est composé de soixante-six textes qui reconstituent l'infra-ordinaire d'une population marginalisée, par des bribes discontinues, dans des micro-récits indépendants, par petites scènes juxtaposées ou alternées. L'idée est de faire entendre les voix des Autochtones, sans les idéaliser ni les infantiliser, afin d'assurer une certaine survie culturelle du peuple innu.

Quant au livre de Gabrielle Filteau-Chiba, son titre (*Encabanée*, 2018) résume parfaitement l'expérience vécue par la narratrice, la protagoniste et l'auteure en une seule personne : ayant quitté son appartement confortable de Montréal pour un refuge forestier délabré au Kamouraska, l'héroïne tient une sorte de carnet de bord, composé de textes, dessins et listes, pour témoigner de sa nouvelle vie solitaire, menée dans le plus rude des hivers. À la fois retour aux sources, quête de sens loin de la civilisation et engagement écologique, l'*Encabanée* s'inscrit parfaitement dans les techniques de terrain, y compris une implication physique, corporelle, de la narratrice qui se blesse grièvement au visage et risque de mourir gelée au milieu de la forêt.

Les trois livres parlent au nom des marginaux (une artiste dont l'Histoire n'a pas retenu le nom, les habitants d'une réserve autochtone, les militants écologiques qui

luttent en vain contre la brutalité des chasseurs et la rapacité des compagnies pétrolières) et les trois le font d'une manière non idéologique, souvent hésitante, mais en même temps avec une profonde conviction de l'utilité sociale du « story telling » :

Discourir médiatiquement des chaos du monde ne suffit pas. La société réclame de les inscrire dans une narrativité. En déficit de ses anciens récits organisateurs et légitimant, le monde contemporain a besoin que les choses soient racontées [...] Car, contrairement au discours, qui explique et théorise, le récit fait part à l'expérience, à l'implication effective des personnes. (VIART, 2019c)

Les trois récits canadiens s'avèrent ainsi très proches de deux autres concepts tirés de la réflexion française contemporaine. Tout d'abord, celui du « parlement des invisibles », lancé par Pierre Ronsavallon et réunissant écrivains et anonymes mobilisés par la nécessité de donner corps aux « identités narratives » (RONSAVALLON, 2014), à savoir à des individus auxquels la représentation politique n'offre pas de reconnaissance. Ensuite, ils renvoient aussi à cette éthique du lien, de la coexistence et de la solidarité ouverte vers l'avenir qu'Alexandre Gefen analyse dans *Réparer le monde* (GEFEN, 2017) et que Dominique Combe décrit ainsi : « [la littérature contemporaine] annonce cette communauté à venir, non sur le mode de l'utopie mais comme une possibilité réelle et concrète de lien entre les individus. » (COMBE, 2017)

Pour des « littératures de territoire » ?

Si, jusqu'ici, nous avons mis l'accent sur la proximité des trois livres avec certains concepts provenant de la réflexion française contemporaine, force nous est de constater une différence thématique et méthodologique assez nette : tandis que les approches françaises restent majoritairement, voire exclusivement, sociologisantes (exploration d'un langage, d'un groupe social, d'un milieu ou d'un endroit concret), les Canadiens semblent faire preuve d'une sensibilité particulière, davantage tournée vers la nature, le climat, le paysage, voire au-delà, vers une dimension métaphysique, que celle-ci soit inspirée des traditions religieuses des Premières Nations, ou non.

Tandis que les Français vont typiquement étudier des SDF dans une gare parisienne ou provinciale, les jeunes Canadiennes préfèrent « s'encabaner » au milieu d'une forêt hivernale, explorer une réserve autochtone ou enquêter à propos des femmes du passé que la société environnante a rejetées comme trop « sauvages ». Bref, la présence des Premières Nations et les spécificités de la nature canadienne poussent les écrivaines locales vers des réflexions à la fois plus écologiques et plus intimes, dans la mesure où leurs identités occidentales et leurs corps de citadines se trouvent constamment remis en cause au moment de l'« enquête ».

Même si les soucis identitaires de base s'avèrent similaires des deux côtés de l'Atlantique, il semble que, du moins à certains égards, les littératures canadiennes pourraient aller plus loin et davantage en profondeur dans cette « expérience d'altérité » qui constitue l'un des principaux buts du genre. Il s'agit là d'aller à la rencontre de l'Autre, et, en même temps, de renouer avec ses propres racines, son propre rapport au sol, au paysage, à la nature. Donc, tout porte à croire que la typologie de Dominique Viart gagnerait à être élargie à ces nouvelles « littératures de territoire », typiques de la production canadienne.

En effet, si l'intérêt sociologique et l'implication personnelle de l'auteur y sont bien présents, au-delà d'eux, tout un vaste territoire s'ouvre vers le domaine du fantastique, d'une part, et vers une sensibilité écopoétique, de l'autre. De plus, une telle hybridité générique ne renvoie sans doute plus à une situation périphérique quelconque, mais elle témoigne, bien au contraire, du fait que le Canada actuel se trouve au carrefour des esthétiques et éthiques (québécoise, américaine, autochtone, inuite, etc.) qui ont choisi de faire du territoire leur enjeu principal.

Une autre réflexion s'impose également aujourd'hui, davantage liée à l'évolution de la littérature québécoise : à partir des années 1980, cette dernière a connu l'émergence d'un phénomène que les critiques ont appelé « littérature ethnique, pluriethnique, immigrante, migrante, minoritaire, mineure, transculturelle, métissée ; écritures des communautés culturelles, de la périphérie, de la dérive, de l'entre-deux et du hors-lieu ». (SIMON et LEAHY, 1994, 393)

Tout d'abord, une telle littérature ambitionnait de donner la parole à des écrivains *venus d'ailleurs*, mais par la suite, le terme s'est élargi également à des auteurs québécois de souche, mais dont les œuvres développaient certains thèmes spécifiques : migration, exil, espace identitaire, deuil de l'origine, intégration, influence des langues étrangères, plurilinguisme, etc.

Dans l'espoir que cette notion permettra de dépasser l'impasse nationaliste traditionnelle, avec ses luttes axiologiques intenable, certains critiques ont forgé le terme de littérature « post-nationale » ou « post-québécoise » (NEPVEU, 1988).

Désormais, la revendication ou, du moins, la recherche identitaire ne pourra plus passer par des piliers séculaires (langue française, religion catholique, mode de vie rural), sans pourtant disparaître de l'horizon littéraire. Tandis que certains auteurs continuent à ancrer explicitement leurs œuvres dans des causes collectives contemporaines (gender, mouvements environnementalistes, etc.), d'autres opèrent une sorte de retour aux origines, en même temps qu'un retour à la terre. Non pas celle, imaginaire et idéologisée, des « romans du Terroir » (genre ultra-conservateur qui dominait le paysage littéraire québécois de la seconde moitié du XIX^e siècle à la fin de la Seconde Guerre mondiale), mais une terre incertaine, aux contours flous, souvent volée ou mal gérée par les générations précédentes.

Au-delà d'une enquête sociologique, si typique des littératures de terrain à la française, cette « littérature de territoire » québécoise semble ainsi renouer avec le paysage, le climat, la corporalité et l'expérience des Premières Nations. Certes, les trois exemples esquissés ici ne représentent qu'un tout début d'étude et ne permettent nullement de tirer des conclusions plus générales. Il s'agira de voir, avec

le temps, dans quelle mesure ces trois femmes qui ont décidé de « s'ensauvager » (en renouant avec la vie de sa tribu, en se réconciliant avec une grand-mère rebelle, en s'encabanant au milieu d'une forêt septentrionale) réussiront à fonder une nouvelle tendance littéraire, à cheval entre la sociologie européenne et le souci de la nature canadien.

BIBLIOGRAPHIE

- BARBEAU-LAVALLETTE Anaïs (2017), *La Femme qui fuit*, Montréal, Éditions Marchand de feuilles.
- BENSA Alban ; POUILLON, François (2021), *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Toulouse, Anarchasis.
- BLANCKEMAN Bruno (2013), L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité, in : BLANCKEMAN Bruno ; HAVERCROFT Barbara, *Narrations d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 71-81.
- BOUDOU Benjamin (2016), À l'épreuve de l'altérité radicale : une expérience de pensée, *Le Philosophoire*, 46/2, p. 199-220.
- COMBE Dominique, CONRAD Thomas (2017), Époque épique, *Fixxion XX XXI*, 14, <<http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/24/showToc>>, consulté le 15 décembre 2022.
- DEBAENE Vincent (2010), *L'Adieu au voyage. L'Ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard.
- DEMANZE Laurent (2019), *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, José Corti.
- FILTEAU-CHIBA Gabrielle (2021), *Encabanée*, Paris, Gallimard.
- FONTAINE Naomi (2015), *Kuessipan*, Paris, Le Serpent à Plumes.
- GEFEN Alexandre (2017), *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti.
- GENETTE Gérard (1991), *Fictions et dictions*, Paris, Seuil.
- HEINICH Nathalie (1996), Ce que la littérature fait à la sociologie : petite histoire des États de femme, *Cahiers de recherche sociologique*, 26, p. 61-77.
- JABLONKA Ivan (2012), *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus. Une enquête*, Paris, Seuil.
- LAPASSADE Georges (2002), Observation participante, in : BARUS-MICHEL Jacqueline ; ENRIQUEZ Eugène ; LÉVY André (2002), *Vocabulaire de psychologie*, Toulouse, Érès.
- MATHIS-MOSER Ursula ; MERTZ-BAUMGARTNER Birgit (2014), Littérature migrante ou littérature de la migration ? À propos d'une terminologie controversée, *Diogenes* 2-3, 246-247, p. 46-61.
- MÉAUX Danièle (2019), *Enquêtes. Nouvelles formes de photographie documentaire*, Trézélan, Filigranes édition.

- MITTERAND Henri (2002), Zola à Anzin : les mineurs de Germinal, *Travailler*, 7/1, p. 37-51.
- NEPVEU Pierre (1988), *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Éditions du Boréal.
- PEREC Georges (1989), *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil.
- RONSAVALLON Pierre (2014), *Le Parlement des invisibles*, Paris, Seuil.
- SIMON Sherry ; LEAHY David (1994), La recherche au Québec portant sur l'écriture ethnique, in : BERRY John ; LAPONCE Jean (1994), *Ethnicity and Culture in Canada. The Research Landscape*, Toronto, The University of Toronto Press, p. 387-409.
- VIART Dominique (2019a), Les littératures de terrain, *Revue critique de fiction française contemporaine*, 18, p. 1-13.
- VIART Dominique (2019b), Les littératures de terrain, *En attendant Nadeau*, le 6 août 2019, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/08/06/enquetes-litteratures-terrain-viart/>>, consulté le 15 décembre 2022.
- VIART Dominique (2015), Les littératures de terrain. Dispositifs d'investigation en littérature française contemporaine, conférence en ligne du 7 décembre 2015, <https://www.youtube.com/watch?v=t4HNL-lG_SU>, consulté le 15 décembre 2022.
- VIART Dominique (2018), Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine, in : *Repenser le réalisme. Cahier ReMix*, 7, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, <<https://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine>>, consulté le 15 décembre 2022.
- VIART Dominique (2019c), Terrains de la littérature, *Elfe XX-XXI*, 8 [en ligne], <<http://journals.openedition.org/elfe/1136>>, consulté le 15 décembre 2022.